

## TENSION POLITIQUE. – MORT DE RASPOUTINE

(Décembre 1916)

L'atmosphère politique était de plus en plus accablante et l'on sentait l'orage approcher. Le mécontentement était devenu si général, que, malgré la censure, il commençait à se manifester dans la presse. Les dissensions se faisaient toujours plus profondes. Il n'y avait qu'un point sur lequel tout le monde était d'accord; c'était la nécessité de mettre fin à l'omnipotence de Raspoutine. Tous voyaient en lui le conseiller néfaste de la cour et le rendaient responsable des maux dont souffrait le pays. On l'accusait de tous les vices et de toutes les débauches, on en faisait un être immonde et répugnant aux allures fantastiques, capable de toutes les bassesses et de toutes les ignominies. Pour beaucoup, il était une émanation de Satan, l'Antichrist dont la venue redoutée devait être le signal des pires calamités.

L'empereur avait résisté longtemps à l'influence de Raspoutine. Au début, il l'avait toléré n'osant porter atteinte à la foi que l'impératrice avait mise en lui et où elle puisait l'espérance qui la faisait vivre. Il avait craint de l'éloigner, car si Alexis Nicolaïévitch avait succombé, il eût été sans doute aux yeux de la mère le meurtrier de son enfant. Mais il avait gardé une prudente réserve et il ne fut gagné que peu à peu aux idées de l'impératrice. On avait, à maintes reprises, essayé de le renseigner sur la véritable personnalité de Raspoutine et de provoquer l'éloignement du *staretz*. Souvent ébranlé, le tsar n'avait jamais été convaincu.<sup>1</sup>

Le 7 novembre nous quittâmes Tsarskoïé-Sélo et, après un court séjour à Mohilef, nous partîmes le 9 pour Kiev, où l'empereur devait rendre visite à l'impératrice douairière. Il y passa deux jours en compagnie de sa mère et de quelques-uns de ses parents, qui s'efforcèrent de lui montrer la gravité de la situation et mirent tout en œuvre pour le persuader d'y porter remède par des mesures énergiques. L'empereur fut très fortement influencé par les avis qu'on lui donna; jamais il ne m'avait paru aussi troublé. Il se montra même, lui si maître de soi, nerveux, irascible et il lui arriva à deux ou trois reprises de brusquer Alexis Nicolaïévitch.

Nous rentrâmes le 12 au G. Q. G. et quelques jours après notre retour Sturmer s'effondrait enfin, à l'indicible joie de tous. L'empereur confia la présidence du Conseil à A. Trépof que l'on savait partisan de réformes modérées et intelligentes. On reprit espoir. Malheureusement les intrigues continuaient. Les Allemands, se flattant qu'elles n'étaient que le prélude de troubles graves, avaient redoublé d'efforts, semant partout la méfiance et la suspicion, et cherchant à compromettre définitivement la cour aux yeux de la nation.

Trépof avait demandé à l'empereur la révocation du ministre de l'intérieur Protopopof que sa complète incapacité et le fait qu'il était un adepte de Raspoutine avaient rendu très impopulaire. Le président du Conseil sentait qu'il ne parviendrait pas à faire œuvre utile si ce ministre restait à son poste, car tous les hommes politiques de quelque valeur se récusèrent et se dérobaient aux responsabilités de l'heure.

Les initiatives courageuses de patriotes tels que Sazonof, Krivochéine, Samarine, Ignatief, A. Trépof, pour ne citer que quelques-uns des derniers, ne furent pas soutenues comme elles auraient pu l'être. Si toute la partie consciente de la nation s'était groupée autour d'eux, ils auraient eu la force de conjurer le péril grandissant, sans sortir de la légalité. Mais ils ne trouvèrent pas l'appui sur lequel ils auraient dû pouvoir compter : les critiques, les intrigues, les rivalités de personnes et de partis empêchèrent cette union qui seule eût pu être le salut. Si on l'avait réalisée, elle aurait représenté une force telle, que l'action néfaste de Raspoutine et de ses adeptes en eût été paralysée. Malheureusement ceux qui le comprirent furent l'exception; la majorité se désintéressa d'une lutte ingrate et, par son abstention, laissa le champ libre aux aventuriers et aux intrigants. On ne s'efforça point de faciliter la tâche de

---

<sup>1</sup> Il semblait qu'un sort fatal s'obstinât à protéger Raspoutine. On avait remis un jour à l'empereur un dossier relatant de façon très détaillée les excès du *staretz*. En le parcourant il s'aperçut qu'au jour et à l'heure indiqués comme ceux auxquels s'était passé un des faits consignés dans le rapport, Raspoutine se trouvait justement à Tsarskoïé-Sélo. Il n'en fallut pas davantage pour persuader l'empereur que tout le mémoire n'était qu'un tissu de calomnies.

ceux qui, conscients du danger, avaient entrepris de sauver l'empereur malgré lui et de maintenir jusqu'à la fin de la guerre le régime chancelant.

L'empereur avait tout d'abord acquiescé au désir de Trépof, puis, sous l'influence de l'impératrice, il l'était ravisé et il attendait irrésolu, perplexe en face de la décision à prendre. Il avait été si souvent trompé qu'il ne savait plus en qui il pouvait avoir confiance. Il se sentait isolé, abandonné de tous. Depuis qu'il avait pris le commandement en chef de l'armée, il s'était dépensé sans compter. Mais la tâche qui lui incombait était trop lourde, elle le dépassait. Il en avait lui-même le sentiment et c'est ce qui faisait sa faiblesse vis-à-vis de l'impératrice, aussi avait-il fini par subir de plus en plus son ascendant. Cependant bon nombre des décisions prises par lui en 1915, et sa visite à la Douma en février 1916, montrent qu'à ce moment-là encore il savait lui résister quand il était persuadé que c'était pour le bien du pays. Il ne s'abandonna définitivement à son influence qu'en automne 1916, alors qu'épuisé par la tension qui résultait de sa double responsabilité d'empereur et de généralissime, il ne se rendait plus compte, dans son isolement grandissant, des mesures à prendre pour sortir d'une situation qui s'aggravait de jour en jour. S'il avait été, en ce moment-là, mieux soutenu par les partis modérés, qui sait s'il n'eût pas trouvé en lui l'énergie de continuer la résistance ?

Quant à l'impératrice, elle croyait sincèrement – sur la foi de Raspoutine – que Protopopof était l'homme qui pouvait sauver la Russie. Il fut maintenu et Trépof, voyant son impuissance, n'allait pas tarder à abandonner son poste.

Nous rentrâmes à Tsarskoïé-Sélo le 8 décembre. La situation devenait de jour en jour plus tendue. Raspoutine qui sentait la haine s'amasser contre lui n'osait plus quitter le petit appartement qu'il occupait à Pétrograd. L'exaspération avait atteint son paroxysme, le pays attendait sa délivrance et souhaitait ardemment que quelqu'un vînt le débarrasser de celui qu'il considérait comme le mauvais génie de la Russie. Mais Raspoutine était bien gardé. Il l'était par la police impériale qui surveillait jour et nuit sa maison; il l'était également par les socialistes révolutionnaires qui comprenaient qu'il travaillait pour eux.

Je ne crois pas que Raspoutine ait été, à proprement parler, un agent aux gages de l'Allemagne, mais il fut certainement un instrument redoutable entre les mains du G. Q. G. allemand qui, ayant tout intérêt à prolonger la vie d'un auxiliaire aussi précieux, l'avait entouré d'espions qui étaient en même temps ses gardes du corps. Les Allemands avaient trouvé en lui un moyen admirablement efficace de compromettre la cour, et ils l'avaient largement exploité.

De nombreuses tentatives avaient été faites auprès de l'impératrice – et par les personnes les plus chères à son cœur – pour tâcher de lui ouvrir les yeux sur la véritable personnalité de Raspoutine : elles étaient toutes venues se briser contre la foi absolue qu'elle avait en lui. Cependant la grande-duchesse Élisabeth Féodorovna<sup>2</sup> voulut encore, en cette heure tragique, tenter un dernier effort auprès de sa sœur. Elle vint de Moscou avec l'intention de passer quelques jours à Tsarskoïé-Sélo au milieu de ceux qu'elle chérissait profondément. La grande-duchesse Élisabeth était de neuf ans plus âgée que l'impératrice et avait pour elle une tendresse presque maternelle. C'est chez elle, on se le rappelle, que la jeune princesse avait fait son premier séjour en Russie; c'est elle qui, au début du règne d'Alexandra Féodorovna, l'avait entourée de ses conseils et de sa sollicitude attentive. Si souvent, déjà, elle avait essayé de désabuser sa sœur sans y parvenir ! Pourtant elle espérait que cette fois, Dieu lui donnerait la force de persuasion qui lui avait fait défaut jusque-là et lui permettrait de prévenir l'effroyable catastrophe qu'elle sentait imminente.

Dès son arrivée à Tsarskoïé-Sélo, elle parla à l'impératrice, s'efforçait, avec tout l'amour qu'elle lui portait, de lui faire comprendre enfin son aveuglement, la suppliant d'écouter ses avertissements, pour le salut des siens et de son pays. L'impératrice resta inébranlable dans sa confiance : elle comprenait le sentiment qui poussait sa sœur à cette démarche, mais elle éprouvait une peine infinie à la voir ajouter foi aux calomnies de ceux qui cherchaient à perdre le *staretz*, et elle la pria de ne plus revenir sur ce sujet. Comme la grande-duchesse insistait, l'impératrice coupa court. L'entrevue était désormais sans objet.

Quelques heures plus tard, la grande-duchesse reprenait le chemin de Moscou, la mort dans l'âme. L'impératrice et ses filles l'accompagnèrent à la gare. Les deux sœurs se séparèrent; elles gardaient intact le sentiment de tendresse infinie qui les unissait depuis leur

---

<sup>2</sup> La grande-duchesse Élisabeth Féodorovna avait fondé à Moscou une petite communauté religieuse dont elle était la supérieure. Elle y vivait retirée du monde, consacrant tout son temps à la prière et aux bonnes œuvres.

## CHAPITRE 14

enfance, mais elles comprenaient qu'entre elles quelque chose venait de se briser.<sup>3</sup> Elles ne devaient plus se revoir.

Nous repartîmes le 18 décembre pour Mohilef. Là aussi la situation avait empiré. La nouvelle de la prise de Bucarest était venue encore assombrir les esprits et paraissait justifier les perspectives les plus pessimistes; la Roumanie semblait perdue.

On était oppressé, inquiet, on ressentait le malaise indéfinissable que l'on éprouve à l'approche d'un danger ou d'une catastrophe, l'orage grondait sourdement. Soudain, comme un coup de foudre, éclata la nouvelle de la mort de Raspoutine.<sup>4</sup> C'était le 31 décembre, et le même jour, nous partions pour Tsarskoïé-Sélo.

Je n'oublierai jamais la profonde émotion que j'éprouvai en revoyant l'impératrice. Sa figure bouleversée trahissait, malgré elle, l'intensité de la souffrance. Sa douleur était immense. On avait brisé sa foi, on avait tué celui qui seul pouvait sauver son enfant. Lui parti, tous les désastres, toutes les catastrophes étaient possibles. Et l'attente commença, l'attente torturante du malheur qui ne saurait être évité...



---

<sup>3</sup> Je tiens ces détails de la bouche de M<sup>lle</sup> Schneider, lectrice de l'impératrice, qui avait été autrefois auprès de la grande-duchesse Élisabeth et pour laquelle cette dernière avait gardé une profonde affection.

<sup>4</sup> Les circonstances de la mort de Raspoutine ont été retracées par les journaux de l'époque. Il suffit de les rappeler ici très brièvement. Sa mort fut le résultat d'une conjuration à laquelle prirent part, entre autres, le grand-duc Dimitri Pavlovitch, cousin germain du tsar, le prince F. Youssouf, dont la femme est la propre nièce de Nicolas II, un député monarchiste de la Douma, M. Pourichkévitch et le docteur Lazarevsky qui l'accompagnait. Le grand-duc voulait montrer par sa présence qu'il ne s'agissait pas d'un acte de rébellion contre l'empereur mais bien de l'exécution d'un coupable que la nation avait jugé, parce qu'il avait abusé de la confiance de son souverain.

Raspoutine fut mis à mort dans la nuit du 30 décembre. Le prince Youssouf était allé le chercher en automobile très tard dans la soirée et l'avait amené chez lui. On tenta d'abord de l'empoisonner, mais comme l'effet du toxique se faisait attendre, le prince Youssouf et le député Pourichkévitch le tuèrent à coups de revolver. Son corps fut jeté à la Néva, où on le retrouva deux jours plus tard.